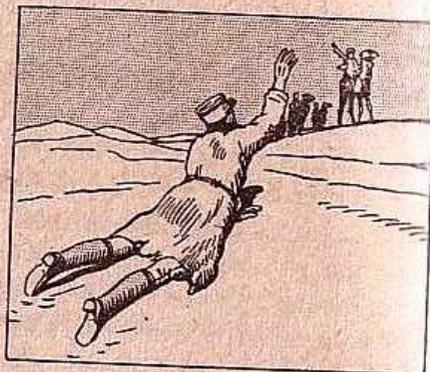


Enfin, nous l'atteignîmes.
Il était vide!

PIERRE BENOIT. *IL'Atlantide*. Albin Michel, édit.]



« Partons, Gâo est là tout près, je le sens; je veux revoir Gâo », dit Tanit-Zerga de qui la fièvre troublait déjà l'esprit. Hélas, bientôt le lieutenant de Saint-Avit sentait dans la sienne mollir la main fiévreuse de la jeune fille à bout de forces et pour elle, en quelques heures, tout fut fini!



Avec son couteau il lui creusa dans le sable une fosse où elle allait dormir son dernier sommeil.... Puis il partit vers le sud tout seul et faillit mourir de soif et de faim. C'est par le plus grand des hasards qu'une troupe de soldats en reconnaissance le rencontra et le sauva d'une mort certaine.

COMPRENONS LE TEXTE

Les mots. — 1. **Le Prophète** : Mahomet. — 2. **Prendre le pas** : passer avant. — 3. **Steppe** : plaine herbeuse et parfois stérile. — 4. **Repéré** : marqué de façon qu'on puisse le reconnaître, le retrouver. — 5. **Outre** : peau cousue en forme de sac pour recevoir des liquides. — 6. **Convulsion** : contraction violente et involontaire des muscles. — 7. **Méhara** : pluriel de méhari. — 8. **Fausser compagnie** : quitter, abandonner; ici, mourir. — 9. **Précurseur** : avant-coureur, qui annonce. — 10. **Indi-**

cible : inexprimable, impossible à dire.

Le sens. — 1. Pourquoi peut-on croire que tout va bien se passer? — 2. Quel événement vient anéantir les espoirs des fugitifs? — 3. Cette mort du méhari est-elle exceptionnelle? — 4. Montrez que Tanit-Zerga reste forte. — 5. Quelles dispositions les deux fugitifs prennent-ils? — 6. Pourquoi la marche de nuit dans le désert est-elle terrible? — 7. Qu'est-ce qui laisse supposer que Tanit-Zerga est à bout de forces?

TIRONS PARTI DU TEXTE

Le vocabulaire. — 476. — Donnez un verbe, un adjectif et un nom de la même famille que chacun des mots en italique du n° 6 de la lecture.

477. — Employez dans une phrase chacune des expressions suivantes du texte : *suivre scrupuleusement*, — *en train de*, — *faire défaut*, — *en revanche*, — *prendre le dessus*, — *le jour naissait*.

La phrase. — 478. — *Ce fut Tanit-Zerga qui, la première, prit la parole.* Construisez 5 phrases sur ce modèle. Ex. : *Ce fut Pierre qui, le premier, trouva la solution.*

La rédaction. — 479. — A l'aide de la dernière gravure de cette page, racontez comment le lieutenant de Saint-Avit fut arraché au désert.

POÉSIES

121. — Le rat et l'éléphant.

Un rat des plus petits voyait un éléphant
Des plus gros, et raillait le marcher¹ un peu lent
De la bête de haut parage²,
Qui marchait à gros équipage.
Sur l'animal à triple étage³
Une sultane de renom,
Son chien, son chat et sa guenon,
Son perroquet, sa vieille⁴, et toute sa maison⁵,
S'en allait en pèlerinage.

Le rat s'étonnait que les gens
Fussent touchés de voir cette pesante masse :
« Comme si d'occuper ou plus ou moins de place
Nous rendait, disait-il, plus ou moins importants!
Mais qu'admirez-vous tant en lui, vous autres hommes?
Serait-ce ce grand corps qui fait peur aux enfants?
Nous ne nous prison⁶ pas, tout petits que nous sommes,
D'un grain⁷ moins que les éléphants. »
Il en aurait dit davantage;
Mais le chat, sortant de sa cage,
Lui fit voir en moins d'un instant
Qu'un rat n'est pas un éléphant.

LA FONTAINE. [Fables.]

COMPRENONS LE TEXTE

Les mots. — 1. **Le marcher** : l'allure, la démarche. — 2. **De haut parage** : de haute noblesse ou peut-être simplement de haute taille. — 3. **A triple étage** : pattes, dos et palanquin forment bien trois étages. — 4. **Sa vieille** : sa dame de compagnie. — 5. **Sa maison** : on dirait aujourd'hui sa famille et son personnel. — 6. **Prisons** : estimons. — 7. **D'un grain** : ancien poids (1/20^e de gramme).

Le sens. — 1. En quoi le portrait de l'éléphant est-il plaisant? — 2. Qu'y a-t-il d'amusant dans la description du chargement? — 3. Qu'a fait l'auteur pour accentuer la disproportion entre les deux bêtes? — 4. Que dit le rat? que pensez-vous de ce qu'il dit? — 5. Quel est le dénouement de cette fable. — 6. Quelles réflexions le dénouement de cette fable vous inspire-t-il?

122. — Le perroquet.

« Cela ne sera rien », disent certaines gens
 Lorsque la tempête est prochaine :
 Pourquoi nous affliger avant que le mal vienne ?
 — Pourquoi ? Pour l'éviter s'il en est encor temps.

Un capitaine de navire,
 Fort brave homme, mais peu prudent,
 Se mit en mer malgré le vent.
 Le pilote avait beau lui dire
 Qu'il risquait sa vie et son bien,
 Notre homme ne faisait qu'en rire,
 Et répétait toujours : « Cela ne sera rien. »
 Un perroquet de l'équipage,
 A force d'entendre ces mots
 Les retint, et les dit pendant tout le voyage.
 Le navire égaré voguait au gré des flots,
 Quand un calme plat¹ vous l'arrête.
 Les vivres tiraient à leur fin ;
 Point de terre voisine, et bientôt, plus de pain.
 Chacun des passagers s'attriste, s'inquiète ;
 Notre capitaine se tait.
 « Cela ne sera rien », criait le perroquet.
 Le calme continue ; on vit vaillè que vaillè :
 Il ne reste plus de volaille ;
 On mange les oiseaux, triste et dernier moyen !
 Perruches, cardinaux², cacatois³, tout y passe.
 Le perroquet, la tête basse,
 Disait plus doucement : « Cela ne sera rien. »
 Il pouvait encor fuir, sa cage était trouée ;
 Il attendit, il fut étranglé bel et bien,
 Et, mourant, il criait d'une voix enrouée :
 « Cela... cela ne sera rien. »

FLORIAN. [Fables.]

COMPRENONS LE TEXTE

Les mots. — 1. **Un calme plat** : une région et une période où il ne fait aucun vent (il s'agit d'un voilier). — 2. **Cardinaux** : oiseaux à huppe rouge de l'Amérique centrale. — 3. **Cacatois** : grand perroquet (on dit encore *cacatoès*).

Les idées. — 1. Quelle imprudence commet le capitaine ? — 2. En quoi est-il semblable au perroquet ? — 3. Pourquoi la fin du pauvre oiseau est-elle drôle malgré tout ? — 4. Quel conseil Florian veut-il nous donner ?

123. — Un chien !

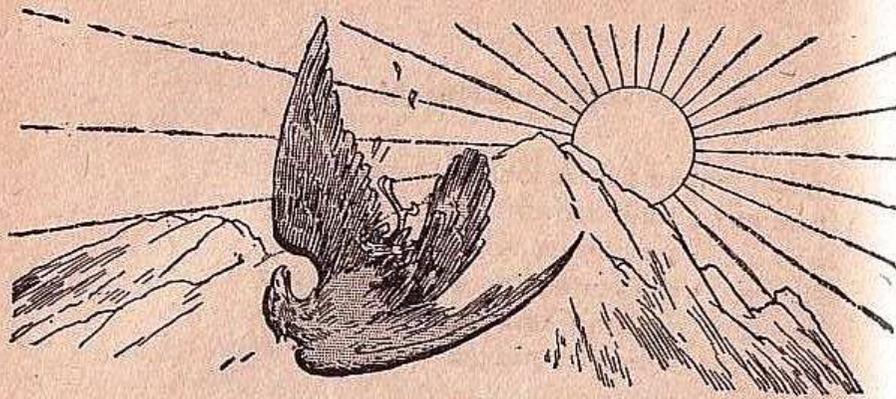
Hélas ! rentrer tout seul dans sa maison déserte,
 Sans voir à votre approche une fenêtre ouverte,
 Sans qu'en apercevant son toit à l'horizon
 On dise : « Mon retour réjouit ma maison ;
 Une sœur, des amis, une femme, une mère,
 Comptent de loin les pas qui me restent à faire ;
 Et dans quelques moments, émus de mon retour,
 Ces murs s'animeront¹ pour m'abriter d'amour ! »
 Rentrer seul, dans la cour se glisser en silence,
 Sans qu'au-devant du vôtre un pas connu s'avance,
 Sans que de tant d'échos qui parlaient autrefois
 Un seul, un seul au moins tressaille à votre voix ;
 Sans que le sentiment amer qui vous inonde
 Déborde hors de vous dans un seul être au monde,
 Excepté dans le cœur du vieux chien du foyer,
 Que le bruit de vos pas errants fait aboyer ;
 N'avoir que ce seul cœur à l'unisson² du vôtre,
 Où ce que vous sentez se reflète³ en un autre ;
 Que cet œil qui vous voit partir ou demeurer,
 Qui sans savoir vos pleurs vous regarde pleurer,
 Que cet œil sur la terre où votre œil se repose,
 A qui, si vous manquiez, manquerait quelque chose,
 Ah ! c'est affreux peut-être ; eh bien ! c'est encor doux !

LAMARTINE. [Jocelyn. Hachette, édit.]

COMPRENONS LE TEXTE

Les mots. — 1. **S'animeront** : prendront vie, seront animés par les êtres vivants qui accueilleront le poète à son arrivée. — 2. **À l'unisson** : en plein accord, avec les mêmes pensées ou les mêmes sentiments. — 3. **Se reflète** : se répète, se reproduit exactement, comme dans un miroir se reflète, se reproduit une image.

Le sens. — 1. Qu'est-ce qui attriste le poète quand il regagne sa demeure ? — 2. Quels sont les êtres qui pourraient l'attendre ? — 3. Qu'est-ce qui le console ? Comment ? — 4. Quel parallélisme remarquez-vous dans les derniers vers ? Quel effet l'auteur a-t-il cherché ? — 5. Expliquez le dernier vers.



124. — La mort de l'aigle.

Sur la neige des monts, couronne des hameaux,
L'Espagnol a blessé l'aigle des Asturies¹
Dont le vol menaçait ses blanches bergeries;
Hérissé, l'oiseau part et fait pleuvoir le sang,
Monte aussi vite au ciel que l'éclair en descend,
Regarde son soleil, d'un bec ouvert l'aspire,
Croit reprendre la vie au flamboyant empire;
Dans un fluide d'or² il nage puissamment,
Et parmi les rayons se balance un moment :
Mais l'homme l'a frappé d'une atteinte trop sûre ;
Il sent le plomb chasseur fondre dans sa blessure ;
Son aile se dépouille, et son royal manteau
Vole comme un duvet qu'arrache le couteau.
Dépossédé des airs, son poids le précipite ;
Dans la neige du mont il s'enfonce et palpite,
Et la glace terrestre a d'un pesant sommeil
Fermé cet œil puissant respecté du soleil³.

A. DE VIGNY. [Poésies. Livre mystique : Éloa. Chant troisième.]

COMPRENONS LE TEXTE

Les mots. — 1. **Asturies** : province montagnaise du Nord de l'Espagne — 2. **Fluide d'or** : ici, l'air très pur, très léger et doré par le soleil. — 3. **Respecté du soleil** : l'aigle peut, dit-on, regarder le soleil en face et en supporter l'éclat.

Le sens. — 1. Montrez que l'aigle blessé cherche à se rattacher à la vie. — 2. Montrez qu'ensuite peu à peu il s'abandonne, — tombe de plus en plus vite. — 3. Quelles oppositions pouvez-vous relever dans les deux derniers vers.

125. — L'enfant.

Lorsque l'enfant paraît, le cercle de famille¹
Applaudit à grands cris. Son doux regard qui brille
Fait briller tous les yeux,
Et les plus tristes fronts, les plus souillés peut-être,
Se dérident² soudain à voir l'enfant paraître,
Innocent et joyeux.

Soit que juin ait verdi mon seuil³, ou que novembre
Fasse autour d'un grand feu vacillant dans la chambre
Les chaises se toucher,
Quand l'enfant vient, la joie arrive et nous éclaire.
On rit, on se récrie⁴, on l'appelle, et sa mère
Tremble à le voir marcher.

... Il est si beau, l'enfant, avec son doux sourire,
Sa douce bonne foi, sa voix qui veut tout dire,
Ses pleurs vite apaisés,
Laisant errer sa vue étonnée et ravie,
Offrant de toutes parts sa jeune âme à la vie
Et sa bouche aux baisers !

Seigneur ! préservez-moi, préservez ceux que j'aime,
Frères, parents, amis, et mes ennemis même
Dans le mal triomphants,
De jamais voir, Seigneur ! l'été sans fleurs vermeilles,
La cage sans oiseaux, la ruche sans abeilles,
La maison sans enfants !

V. HUGO. [Feuilles d'automne.]

COMPRENONS LE TEXTE

Les mots. — 1. **Cercle de famille** : l'ensemble de ceux de la famille. — 2. **Se dérider** : s'égayer, s'éclairer de joie. — 3. **Seuil** : allusion au printemps et au feuillage. — 4. **Se récrier** : s'exclamer d'étonnement et surtout d'admiration.

Le sens. — 1. Quel effet produit l'apparition de l'enfant ? — 2. Comment l'auteur montre-t-il que cet effet se produit toujours ? — 3. Comment l'auteur l'explique-t-il ? — 4. Quel souhait exprime-t-il ? Pourquoi ?

126. — La chanson du rouet.

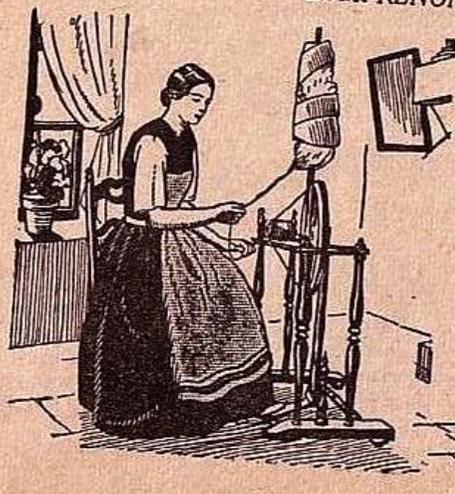
O mon cher rouet¹, ma blanche bobine²,
Je vous aime mieux que l'or et l'argent!
Vous me donnez tout : lait, beurre et farine,
Et le gai logis, et le vêtement.
Je vous aime mieux que l'or et l'argent,
O mon cher rouet, ma blanche bobine!

O mon cher rouet, ma blanche bobine,
Vous chantez dès l'aube avec les oiseaux;
Été comme hiver, chanvre ou laine fine,
Par vous, jusqu'au soir, charge les fuseaux.
Vous chantez dès l'aube avec les oiseaux,
O mon cher rouet, ma blanche bobine!

O mon cher rouet, ma blanche bobine,
Vous me filerez mon suaire³ étroit,
Quand près de mourir et courbant l'échine,
Je ferai mon lit éternel et froid.
Vous me filerez mon suaire étroit,
O mon cher rouet, ma blanche bobine.

LECONTE DE LISLE. [Poèmes antiques. Lemerre, édit.]

COMPRENONS LE TEXTE



Les mots. — 1. **Rouet** : petite machine à roue et à pédale, utilisée autrefois pour filer. — 2. **Bobine** : rouleau de bois servant à enrouler le fil fabriqué au rouet. — 3. **Suaire** : linge dans lequel on enveloppe, on ensevelit le mort.

Le sens. — 1. Montrez que la fileuse aime son rouet. — 2. Montrez que la fileuse est ardente à l'ouvrage. — 3. Quel est le passage le plus touchant? — 4. Le rouet est utile, gai, « fidèle » ; citez les 3 vers qui le montrent.

127. — Matin d'octobre.

Le soleil s'est levé rouge comme une sorbe¹
Sur un étang des bois; — il arrondit son orbe²
Dans le ciel embrumé, comme un astre qui dort;
Mais le voilà qui monte en éclairant la brume,
Et le premier rayon qui brusquement s'allume
Jette aux feuilles de hêtre un pétilllement d'or.

Et sur les verts tapis de la grande clairière,
Ferme dans ses sabots, marche en pleine lumière
Une petite fille (elle a sept ou huit ans).
Avec un brin d'osier menant sa vache rousse.
Elle connaît déjà l'herbe fine qui pousse
Vive et drue³, à l'automne, au bord frais des étangs.

Oubliant de brouter, parfois la grosse bête,
L'herbe aux dents, réfléchit et détourne la tête,
Et ses grands yeux naïfs, rayonnants de bonté,
Ont comme des lueurs d'intelligence humaine.
Elle aime à regarder cette enfant qui la mène,
Belle petite brune ignorant sa beauté.

Et, rencontrant la vache et la petite fille,
Un rouge-gorge en fête à plein cœur s'égosille;
Et ce doux rossignol de l'arrière-saison,
Ébloui de l'effet sans connaître les causes,
Est tout surpris de voir aux églantiers, des roses
Pour la seconde fois donnant leur floraison.

ANDRÉ LEMOYNE. [Les Charmesuses. Lemerre, édit.]

COMPRENONS LE TEXTE

Les mots. — 1. **Sorbe** : fruit rouge vif du sorbier, arbre de la famille des rosacées. — 2. **Il arrondit son orbe** : à mesure qu'il s'élève au-dessus de la ligne d'horizon, on voit se dessiner sa forme ronde. — 3. **Drue** : épaisse, serrée et ici, vigoureuse.

Le sens. — 1. Que décrit l'auteur dans la 1^{re} strophe? — 2. Que fait la fillette? Qu'est-ce qui la rend charmante? — 3. Montrez que l'auteur semble prêter une pensée à la vache. — 4. Sur quels traits aimables se termine le poème?

128. — A la chasse.

Les cris des chiens, les voix du cor
Sonnent dans les bois de Ferrières¹;
L'écho de ces rumeurs guerrières
Épouvante le frais décor.

Les habits d'écarlate² et d'or
Resplendissent dans les clairières;
Les cris des chiens, les voix du cor
Sonnent dans les bois de Ferrières.

Les meutes³ ont pris leur essor.
Et le cerf dans les fondrières⁴
Fuit, sentant leurs dents meurtrières;
Mais partout il retrouve encor
Les cris des chiens, les voix du cor.

TH. DE BANVILLE. [Rondelets. Fasquelle, édit.]

COMPRENONS LE TEXTE

Les mots. — 1. **Ferrières** : nom de lieu assez répandu (indique souvent qu'il y a eu là une mine de fer. — 2. **D'écarlate** : rouge. Il s'agit d'une chasse à courre. — 3. **Meute** : ensemble de chiens courants dressés pour la chasse.

— 4. **Fondrières** : chemins en très mauvais état, défoncés.

Les idées. — 1. Indiquez les vers qui reviennent dans cette poésie. — 2. Pourquoi l'auteur les a-t-il répétés? (songez aux sonneries du cor).

129. — Soleil couchant.

Les ajoncs¹ éclatants, parure du granit,
Dorent l'âpre sommet que le couchant allume;
Au loin, brillante encor par sa barre d'écume,
La mer sans fin commence où la terre finit.

A mes pieds, c'est la nuit, le silence. Le nid
Se tait, l'homme est rentré sous le chaume qui fume;
Seul, l'angélus du Soir, ébranlé dans la brume,
A la vaste rumeur de l'océan s'unit.

Alors, comme du fond d'un abîme, des traînes²,
Des landes³, des ravins, montent des voix lointaines
De pâtres⁴ attardés ramenant le bétail.

L'horizon tout entier s'enveloppe dans l'ombre,
Et le soleil mourant, sur un ciel riche et sombre,
Ferme les branches d'or de son rouge éventail.

J.-M. DE HEREDIA. (Les Trophées. Lemerre, édit.)

COMPRENONS LE TEXTE

Les mots. — 1. **Ajonc** : genêt épineux à fleurs jaune d'or qui pousse dans les terrains pauvres. — 2. **Traîne** : petits valles resserrés. — 3. **Lande** : grande étendue de terrain découverte et inculte où ne poussent que des plantes sauvages : ajoncs, bruyères, genêts. — 4. **Pâtre** : pasteur, gardeur de troupeaux.

Le sens. — 1. Pour quelles raisons l'auteur peut-il parler des ajoncs éclatants? — 2. Quelle opposition signale-t-il entre les parties hautes et ce qui se trouve à ses pieds? Comment s'explique-t-elle? — 3. Expliquez le dernier vers. — 4. Quelle est la région de la France qui a inspiré ce sonnet?

130. — Le minet.

Il tette avec avidité
Et se cogne au sein qu'il enlace;
Puis, lorsque sa nourrice est lasse,
Il dort sur son ventre ouaté¹.

Pour le minet doux et futé²
C'est un lit que rien ne remplace!
Il tette avec avidité
Et se cogne au sein qu'il enlace.

Quand il s'est bien lissé, gratté,
Pris la queue et vu dans la glace,
Après ses tournements sur place
Et ses petits sauts de côté,
Il tette avec avidité.

M. ROLLINAT. (Les Néoroses. Fasquelle, édit.)

COMPRENONS LE TEXTE

Les mots. — 1. **Ouaté** : doux et chaud comme de l'ouate. — 2. **Futé** : plein de malice aimable.

Le sens. — 1. Qu'aime le petit chat? — 2. Vers quoi revient-il toujours? Pourquoi?

131. — Un vieux lapin.

Ce vieux, poilu comme un lapin,
Qui s'en va mendiant son pain,
Clopin-clopant, clopant-clopin,

Où va-t-il? D'où vient-il? Qu'importe
Suivant le hasard qui l'emporte,
Il chemine de porte en porte.

Un pied nu, l'autre sans soulier,
Sur son bâton de cornouiller¹
Il fait plus de pas qu'un roulier².

Il dévore en rêvant les lieues
Sur les routes à longues queues
Qui vont vers les collines bleues

Là-bas, là-bas, dans le lointain
Qui recule chaque matin
Et qui le soir n'est pas atteint.

Il semble, sans halte ni trêve³,
Poursuivre un impossible rêve,
Toujours, toujours, tant qu'il en crève.

Alors, sur le bord du chemin,
Meurt, sans qu'on lui presse la main,
Cet affamé du lendemain.

JEAN RICHPIN. [La chanson des Gueux. Fasquelle, édit.]

COMPRENONS LE TEXTE

Les mots. — 1. **Cornouiller** : arbre à bois très dur. — 2. **Roulier** : voiturier qui fait le roulage, le transport des marchandises par voiture. — 3. **Trêve** : période d'arrêt, de répit, de repos.

Le sens. — 1. L'homme est misérable; montrez-le. — 2. Il ne s'arrête jamais, n'est jamais arrivé; comment l'auteur nous le montre-t-il? — 3. Comment meurt le pauvre homme?

132. — Le buffet.

C'est un large buffet sculpté : le chêne sombre,
Très vieux, a pris cet air si bon des vieilles gens.
Ce buffet est ouvert et verse dans son ombre,
Comme un flot de vin vieux, des parfums engageants.

Tout plein : c'est un fouillis de vieilles vieilleries,
De linges odorants et jaunes, de chiffons¹
De femmes et d'enfants, de dentelles flétries,
De fichus de grand-mères où sont peints des griffons².

C'est là qu'on trouverait les médaillons, les mèches
De cheveux blancs ou blonds, les portraits, les fleurs sèches
Dont le parfum se mêle à des parfums de fruits.

O buffet du vieux temps, tu sais bien des histoires!
Et tu voudrais conter tes contes, et tu bruis
Quand s'ouvrent lentement tes grandes portes noires.

ARTHUR RIMBAUD. [Poésies. Mercure de France, édit.]

COMPRENONS LE TEXTE

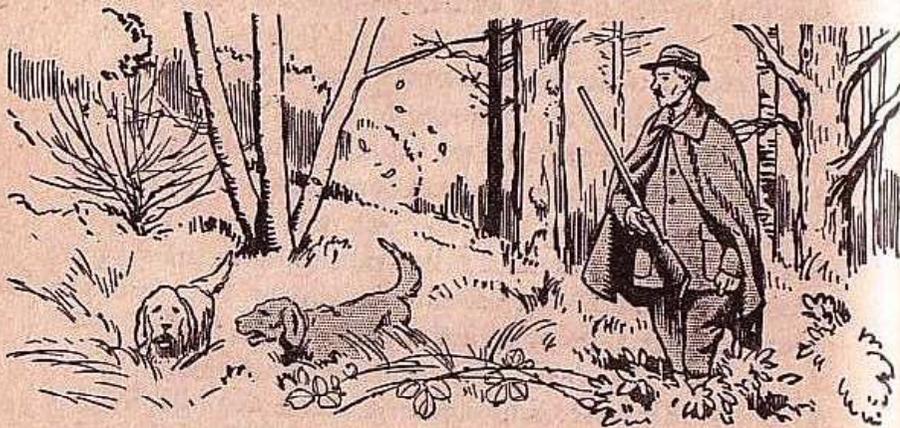
Les mots. — 1. **Chiffons** : ici, ils'agit, non de vieux morceaux d'étoffe inutilisés ou au rebut, mais de dentelles, broderie, rubans, parures. — 2. **Griffons** : les fichus sont faits d'étoffe de l'Inde dont la décoration est constituée souvent par des dessins représentant des griffons ou autres animaux fantastiques.

Le sens. — 1. A quoi voit-on que le buffet est vieux? — 2. Comment l'auteur montre-t-il qu'il est très plein? — 3. Que rangeait-on surtout dans ce buffet? — 4. Quel mélange de parfums l'auteur note-t-il? — Pourquoi? — 5. Expliquez les trois derniers vers (ils constituent un *tercet*).

133. — La chasse.

Une à une, les plumes
Du bel oiseau tué là-haut
S'éparpillèrent
Dans la lumière.

Le corps tomba dans un fourré,
Et la meute¹, par les taillis enchevêtrés,
Pleine d'abois, cherchait sa proie,
Quand le chasseur, fusil au poing,
Resta rêveur à voir de loin
Ce duvet clair et ces plumes légères
Tourbillonner encor dans la lumière.



Son œuvre était sauvage : il le savait;
Auprès de lui ses chiens bavaient
Et haletaient, gueules tendues,
Et les plumes, toujours, tournaient dans l'étendue.
Le vent tranquille les portait,
Elles tombaient et remontaient
Comme des flammes,
Elles se sentaient vivre encor
Et tressaillir du frêle essor
Des ailes et des âmes....
Morsure et sang, meurtre et fureur.
Oh! la brutalité humaine et la candeur²
Douce et triste des choses....

ÉMILE VERHAEREN. [A la vie qui s'éloigne. Mercure de France, édit.]

COMPRENONS LE TEXTE

Les mots. — 1. **Meute** : ensemble de chiens courants dressés pour la chasse.
— 2. **Candeur** : pureté calme.

Le sens. — 1. Que fait le chasseur?
— 2. Pourquoi reste-t-il rêveur devant ce qu'il voit?

134. — La grenouille.

En ramassant un fruit dans l'herbe qu'elle fouille,
Chloris vient d'entrevoir la petite grenouille
Qui, peureuse, et craignant justement¹ pour son sort,
Dans l'ombre se détend soudain comme un ressort,
Et, rapide, écartant et rapprochant les pattes,
Saute dans les fraisiers, et, parmi les tomates,
Se hâte vers la mare, où, flairant le danger²,
Ses sœurs, l'une après l'autre, à la hâte ont plongé.
Dix fois déjà Chloris, à la chasse animée,
L'a prise sous sa main brusquement refermée;
Mais plus adroite qu'elle, et plus prompte, dix fois
La petite grenouille a glissé dans ses doigts.
Chloris la tient enfin; Chloris chante victoire!
Chloris aux yeux d'azur de sa mère est la gloire.
Sa beauté rit au ciel; sous son large chapeau
Ses cheveux blonds coulant comme un double ruisseau
Couvrent d'un voile d'or les roses de sa joue;
Et le plus clair sourire à ses lèvres se joue.
Curieuse, elle observe et n'est point sans émoi³
A l'étrange contact⁴ du corps vivant et froid.
La petite grenouille en tremblant la regarde,
Et Chloris dont la main lentement se hasarde,
A pitié de sentir, affolé par la peur,
Si fort entre ses doigts battre le petit cœur.

ALBERT SAMAIN. [Aux flancs du vase. Mercure de France, édit.]

COMPRENONS LE TEXTE

Les mots. — 1. **Justement** : avec raison, à juste titre. — 2. **Flairant le danger** : flairer, c'est s'appliquer à discerner par l'odeur; flairer le danger c'est donc le sentir, le deviner, le prévoir. — 3. **Émoi** : crainte, trouble. — 4. **Étrange contact** : rapprochement curieux, surprenant, troublant.

Le sens. — 1. Montrez la grenouille qui fuit (Indiquez les traits les plus expressifs). — 2. Pourquoi Chloris chante-t-elle victoire? — 3. Comment l'auteur nous présente-t-il le gracieux portrait de Chloris? — 4. Qu'est-ce qui inquiète Chloris? — 5. Quels sont les traits qui peignent la peur de la petite bête?

135. — La fileuse.

Fileuse¹! L'ombre est tiède et bleuâtre. Une abeille
Bourdonne sourdement dans le jour qui s'endort,
Et ton rouet se mêle à cette rumeur d'or
Ailé² qui peu à peu s'engourdit et sommeille.

Il est tard. C'est le soir. Le raisin à la treille
Pend, et sa grappe est mûre à l'essaim qui la mord,
Mais, pour la vendange demain, il faut encor,
Avant que vienne l'aube et que le coq s'éveille,

Que j'aie en cette argile obéissante et douce,
Arrondi de la paume et façonné du pouce
Cette amphore³ qui s'enfle entre mes mains obscures⁴.

Tandis que mon labeur écoute autour de lui
Ton rouet imiter de son rauque murmure
Quelque guêpe invisible éparsé dans la nuit.

H. DE RÉGNIER. [Les médailles d'argile. Mercure de France, édit.]

COMPRENONS LE TEXTE

Les mots. — 1. **Fileuse** : le potier, prolongeant sa veillée laborieuse, s'adresse à une fileuse. — 2. **Rumeur d'or ailé** : bourdonnement que fait entendre l'abeille, insecte ailé, couleur d'or. — 3. **Amphore** : vase destiné à contenir le produit de la vendange. — 4. **Mes mains obscures** : parce que l'ombre de la nuit les a peu à peu gagnées.

Le sens. — 1. Qui parle? — 2. A qui parle-t-il et quand? Justifiez votre réponse. — 3. Que fait-il? Pourquoi? — 4. Pourquoi se hâte-t-il? — 5. Pourquoi l'auteur peut-il parler d'argile obéissante? — 6. Dites ce que l'auteur cherche à nous faire sentir par l'harmonie de ses vers. — 7. Quels sont les termes qui peignent le mieux le calme et le charme de cette soirée?



136. — L'appel de Chantecler.

Chantecler (le coq) croit que, par son chant matinal, il fait lever le soleil. Il explique à la poule faisane comment il chante quand il veut donner le signal de l'aurore.

... Je ne chante jamais que lorsque mes huit griffes
Ont trouvé, sarclant¹ l'herbe et chassant les cailloux,
La place où je parviens jusqu'au tuf² noir et doux!
Alors, mis en contact avec la bonne terre,
Je chante!... et c'est déjà la moitié du mystère.
Faisane, la moitié du secret de mon chant....
Qui n'est pas de ces chants qu'on chante en les cherchant
Mais qu'on reçoit du sol natal, comme une sève!
Et l'heure où cette sève, en moi surtout s'élève,
L'heure où j'ai du génie, enfin, où j'en suis sûr,
C'est l'heure où l'aube hésite au bord du ciel obscur.
Alors, plein d'un frisson de feuilles et de tiges
Qui se prolonge jusqu'au bout de mes rémiges³,
Je me sens nécessaire, et j'accentue encor
Ma cambrure⁴ de trompe et ma courbe de cor⁵;
La terre parle en moi comme dans une conque⁶;
Et je deviens, cessant d'être un oiseau quelconque,
Le porte-voix en quelque sorte officiel
Par quoi le cri du sol s'échappe vers le ciel!

EDMOND ROSTAND. [Chantecler. Fasquelle, édit.]

COMPRENONS LE TEXTE

Les mots. — 1. **Sarclant** : coupant, arrachant; ici, en grattant le sol. — 2. **Tuf** : substance pierreuse sous la couche superficielle du sol. — 3. **Rémiges** : longues plumes de l'aile de l'oiseau. — 4. **Cambrure** : courbure en arc. — 5. **Cor** : la forme du cou du coq et celle de sa poitrine rappellent en effet la courbe d'un cor. — 6. **Conque** : grande coquille concave où les bruits résonnent.

Le sens. — 1. Dites ce que croit Chantecler. — 2. A qui explique-t-il la manière dont il chante? — 3. Où Chantecler se place-t-il pour chanter? — 4. Pourquoi son chant n'est-il pas un chant ordinaire? — 5. En quoi consiste, dit-il, la moitié du mystère? Comprenez-vous pourquoi? — 6. Quelle heure convient le mieux pour ce chant? — 7. Pourquoi se croit-il devenu un porte-parole officiel?

137. — En plein hiver, le soir.

Un soir de grand hiver. La neige emplît la nuit
Et l'ombre à sa blancheur informe se mélange.
Il neige dans la cour, il neige sur la grange,
Et sur l'étable, et dans la mare, et sur le puits...

Mais, pendant que la neige innombrable accumule
Du froid et du silence autour de la maison,
Et que ses flocons fous meurent dans les tisons¹,
Le feu, paisible et fort, au cœur de l'âtre² brûle;

Le feu divin, source de joie et de clarté,
Fils du soleil qui dort dans les arbres antiques³,
Rayonne, et sa lueur joyeuse et prophétique⁴
Annonce la splendeur⁵ prochaine de l'été.

Et soudain, du réduit obscur⁶ dont il est l'hôte,
Sentant un lumineux bien-être l'envahir,
Un grillon se réveille et chante, au souvenir
Du chaud parfum des prés quand les herbes sont hautes.

LOUIS MERCIER. [Le poème de la maison. Calmann-Lévy, édit.]

COMPRENONS LE TEXTE

Les mots. — 1. **Tison** : morceau de bois brûlé en partie. — 2. **Atre** : foyer de la cheminée, et, parfois, la cheminée même. — 3. **Antique** : très ancien; ici, mis pour très vieux. — 4. **Lueur prophétique** : à la façon d'un prophète, le feu annoncerait l'avenir; ici, rappelant le soleil, il fait penser à l'arrivée prochaine de l'été. — 5. **Splendeur** : grand éclat de lumière. — 6. **Réduit obscur** : le fond noir de la cheminée (où loge le grillon).

Le sens. — 1. Comment l'auteur nous montre-t-il que la neige se répand partout? — 2. Pourquoi peut-on parler de la blancheur informe de la neige? — 3. Pourquoi peut-on dire que la neige accumule du silence autour de la maison? — 4. L'auteur parle de ses flocons fous; pourquoi? — 5. En quoi le feu est-il le fils du soleil? — 6. Pourquoi le feu est-il une source de joie et de clarté? — 7. Pourquoi le grillon chante-t-il et que dit-il?

138. — La plus jeune fée.

C'est la plus jeune fée.
Blonde et blanche, de lis ou de lilas coiffée,
Elle passe dans l'air

Où, sur les romarins¹ et sur les renoncules²,
Le sillage³ argenté de son char minuscule
Laisse deux tourbillons d'éclairs....

Elle passe, rapide, au gré des vents épars,
Et les étangs dressent leurs nénuphars,
Et les jardins tendent leurs roses,

Et les bois agitent leurs branches,
Pour qu'un instant elle s'y pose

Et s'y balance!

Mais elle passe,

— Car elle est si pressée, elle a tant à penser! —

Mais elle passe,

Et dans le lointain de l'espace,

Elle s'efface,

Elle est passée!...

F. GREGH. [Les clartés humaines. Fasquelle, édit.]

COMPRENONS LE TEXTE

Les mots. — 1. **Romarin** : arbuste à feuilles odorantes. — 2. **Renoncule** : bouton d'or. — 3. **Sillage** : trace laissée par le passage d'un navire; ici, trace légère, frémissement laissé par le char de la fée.

Le sens. — 1. Comment l'auteur nous montre-t-il que la fée est vive? — 2. Comment nous montre-t-il que tout lui fait fête?



Septembre, aux grands soirs équivoques¹,
Glisse partout ses feuilles d'or.

Octobre a toutes les colères,
Novembre a toutes les chansons
Des ruisseaux débordant d'eau claire,
Et décembre a tous les frissons.

ROSEMONDE GÉRARD. [Les Pipeaux. Fasquelle, édit.]

COMPRENONS LE TEXTE

Les mots. — **Équivoques** : dont on ne sait s'ils seront beaux ou mauvais; douteux.

Les idées. — D'après cette poésie, donnez les différents caractères des douze mois de l'année.

142. — La limace.

Je glisse avec lenteur, et, dans les promenades,
Je galonne d'argent¹ les placides² salades;
Je me prélasser³ aux plis de leurs feuilles, le soir,
Pleine d'aise, sous l'eau que verse l'arrosoir.
Les gouttes sous mon poids roulent en lourdes boules.
Quel bonheur! mais je crains d'être jetée aux poules,
Si je ne fuis les doigts terreux du jardinier.
La nuit je règne en paix dans l'enclos printanier⁴.
Les salades sont toujours là. Visqueuse et brune,
Je les brode et je les découpe au clair de lune.
Me hissant sur les choux pleins de perles, je vais
Traîner mes fils de bave au fond de leurs cœurs frais.
Alors le jardinier m'oublie et fait son somme.
Mais quand il revient voir ses plantes, le bonhomme,
Au lieu d'en admirer les gracieux contours,
Crie et gronde, et me cherche avec des jurons sourds.

ABEL BONNARD. [Les Familiers. A. Fayard, édit.]

COMPRENONS LE TEXTE

Les mots. — 1. **Galonner d'argent** : garnir de traces semblables à des galons d'argent. — 2. **Placide** : qui reste calme et laisse faire. — 3. **Se prélasser** : se laisser aller nonchalamment. — 4. **Enclos printanier** : champ clos, que le printemps emplit d'une abondante végétation.

Le sens. — 1. Quel plaisir la limace trouve-t-elle parmi les salades? — 2. Que craint-elle? Pourquoi? — 3. Comment évite-t-elle le jardinier? — 4. Elle semble croire à la beauté de son travail, montrez-le. — 5. Le jardinier est-il de son avis? Qu'est-ce qui vous le prouve?

143. — Le legs.

Ma mère m'a légué¹
Sa maison chérie :
J'y passe ma vie,
Ni triste, ni gai,
O gué!

Mais content d'aimer
Le décor ancien qui m'a su charmer,
Le plus beau du monde!

Mon père m'a légué
Son cœur d'honnête homme;
Je travaille en somme,
Ni triste, ni gai,
O gué!

Mais content d'aimer
Le labeur obscur qui m'a su charmer,
Le plus beau du monde!

Mes parents m'ont légué
Leur pauvreté fière :
Je ne m'en plains guère,
Ni triste, ni gai,
O gué!

Mais content d'aimer
Les biens² sans valeur qui m'ont su charmer,
Les plus beaux du monde!

PHILÉAS LEBESGUE. [Les chansons de Margot. Malfère, édit.]

COMPRENONS LE TEXTE

Les mots. — 1. **Légué** : donné, transmis par héritage. — 2. **Les biens** : tout ce qu'on peut posséder d'utile, d'agréable, d'avantageux.

Le sens. — 1. Quels biens ont été légués à l'auteur? — 2. Pourquoi dit-il qu'ils sont sans valeur? — 3. N'ont-ils pas pour lui quelque valeur?